

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

RIMES ESTIVALES

Bien plus que ceux d'une coquette,
Ainsi que ceux des encensoirs,
Dans la sérénité des soirs,
Tes parfums me grisent, fleurette,

Ta voix, zéphyr harmonieux,
Me fait souvent songer à celle
De ma mère, au chant d'une belle
Ou d'ange qui viendrait des cieus.

Beau lac tranquille que j'admire,
Je sais bien un miroir plus pur
Que celui de ton flanc d'azur :
" L'oeil d'une femme où l'on se mire ! "

Quand tu gazouilles, ruisseaulet,
Dans la forêt ensoleillée,
Je m'arrête sous la feuillée
Comme si quelqu'un m'appelait.

Et toi, brin d'herbe de la plaine,
Quand je t'aperçois reverdi,
Mon coeur fait un bond plus hardi
Vers " elle " dont mon âme est pleine.

Je suis dans l'air ton vol léger,
Charmante hirondelle, et je songe
Que peut-être vers moi — quel songe ! —
Un coeur tendre veut voltiger...

Quand mon oeil perce tes nuages,
Voûte du ciel que j'aime tant,
Je suis le mousse sanglotant
Qui reconnaît ses chers rivages.

ANTONIO PELLETIER.

P. S. — Cette poésie est extraite d'un recueil intitulé " Coeurs et hommes de coeur ", par Antonio Pelletier, livre qui paraîtra à la fin de juin prochain.

A THÉODORE BOTREL

Oh ! merci, doux Botrel, poète d'Armorique,
De t'être souvenu qu'au delà des flots bleus
De ton cher Océan, aux rives d'Amérique,
Des frères t'offriraient leur secours généreux !

Merci d'être venu, de ta muse énergique
Nous faire entendre enfin le souffle vigoureux !
Car ainsi que Chénier, en tes vers douloureux,
Tu combats, sans trembler, un pouvoir despotique.

Quand tu retourneras au rivage natal,
Dis à ces faux Français que leur acte brutal
Ne trouve parmi nous personne qui l'approuve.

Dis-leur qu'en t'acclamant nous avons applaudi
Au noble sentiment que — tes chants nous l'ont dit —
Le plus pur de la France au fond du coeur éprouve.

A.-H. De TREMAUDAN.

Manor, T. N.-O., avril 26, 1903.

AUDACE JUVENILE

Chers lecteurs, vous êtes-vous jamais demandé
par quelles phases diverses une oeuvre, si insignifiante soit-elle, par quelles tribulations plus dures les unes que les autres un auteur, quelque inoffensif qu'il puisse être, passent pour arriver jusqu'à vous ?

Je veux vous le dire, afin qu'ensuite vous ne preniez jamais un journal, vous n'ouvriez jamais un volume, sans éprouver un peu de sympathie et beaucoup de commisération pour celui que vous allez lire.

C'était donc par un frais matin de printemps, et j'avais, de peine et de misère, écrit un douloureux article sur un sujet non moins pénible. C'est dire que j'étais heureux et fier de moi.

Les rayons du soleil d'avril se jouaient à travers mes cheveux comme une gloire naissante, et je m'imaginai déjà être auréolé.

J'avais eu beaucoup de goût à écrire mon " chef-d'oeuvre " : l'attrait au sujet et, — faut-il le dire ? — le charme de m'entretenir avec des lecteurs possibles : tout avait concouru à me rendre la tâche facile et agréable.

Restait à me faire imprimer.

J'entre au journal que vous savez — ou que vous ne savez pas ; — je monte — je serais descendu beaucoup plus aisément — vers les salles de la rédaction.

Elles sont vides : l'heure est matinale et tout le monde n'a pas, comme moi, quelque chose d'important à soumettre au jugement de ses compatriotes. Beaucoup de papiers, de gazettes, de volumes et d'épreuves, — dont aucune ne peut être comparée à la mienne. —

De rédacteurs, point.

Si, pourtant, il y en a un, dans la dernière pièce où je pénètre : il est seul et ne m'en semble que plus redoutable.

J'entre et je me présente, en balbutiant juste ce qu'il faut. Je lui soumets l'article en question.

Par la porte entr'ouverte, j'aperçois des machines fantastiques, dont je ne puis deviner la destination : leurs bras bizarrement contournés et décharnés se tendent vers moi comme pour me montrer la porte et pour me chasser ; elles me font mille grimaces étranges.

De son côté, le journaliste lit péniblement et fait la grimace.

Je grimace aussi — pour me mettre à l'unisson, et je lui demande, anxieux : " Ce n'est pas fameux, n'est-ce pas ? "

— " Certainement, me répond-il, certainement. "

Voilà qui est encourageant : et moi, qui espérais un compliment... Il sourit : il en est, je parie, au passage à effet, celui sur lequel je comptais justement. Ah ! l'endroit béni... Je suis sauvé — et imprimé.

Je redescends, palpitant de bonheur, exultant de joie.

Si jamais je deviens riche et puissant, — ce qui est tout un, — je veux jouer aux journalistes un tour de ma façon. On fait maintenant des lois pour tout : pour marier, pour démarier, etc., etc. Pourquoi ne ferait-on pas une loi pour venir en aide aux littérateurs affamés de publicité ?

" Sacra fames ! "

J'en ferai voter une loi, — deux, plutôt, — pour obliger tous les journaux à accepter tout ce qu'on " daignera bien " leur apporter.

Mes articles n'auront jamais moins de cinquante pages.

On verra bien...

FERVANT.

HÉROS INCONNU

A mon ami, W.-H. Watts.

Vers le port de Cherbourg, par une mer houleuse,
Le " Stella " s'en allait, majestueux vaisseau,
Laisant un grand sillage en la vague écumeuse
Où miroite un instant le bleu sombre de l'eau.
Le jour venait de poindre au ciel couleur d'ardoise.
A l'horizon lointain, s'élevait le brouillard
Que le marin redoute et que son regard toise
Quand surgit le danger qu'il entrevoit trop tard.

Maintenant le " Stella " modère son allure,
Sa sirène à vapeur répète sur la mer
Un appel prolongé dont vibre sa mâture,
Jusque dans les tréfonds de sa coque de fer.
Sur le pont l'officier commande la manoeuvre,
Fait hisser le grand foc, ranger tous les canots,
Et de son porte-voix dirige ce chef-d'oeuvre,
Palais flottant moderne égaré sur les flots.

Pare à virer, tribord ! gronde le capitaine.
Mais son ordre s'éteint dans le brouillard épais
Tandis que le " Stella " déchire sa carène
Sur un rocher fatal et stoppe pour jamais.
Le drame alors commence au milieu du vacarme.
Comme un monstre blessé rugissant de douleur,
La machine puissante au loin jette l'alarme,
Hurlant éperdument de sa voix de vapeur.
L'océan veut sa proie en cette lutte brève,

Déjà telle une grappe on voit les passagers
S'enlacer tout en pleurs et demander sans trêve
Un secours improbable au sein de tels dangers.
Le commandant anglais monte à la passerelle ;
Très calme il apparaît lorsque, le bras tendu,
S'adressant aux marins, il dit, phrase cruelle :
Vite, sauvez ces gens, tout espoir est perdu.
Alors on voit, affreux, rapide, inoubliable,
Un spectacle sans nom d'hommes fuyant la mort
Et se laissant glisser, muets, au bout d'un câble,
Qui retient la chaloupe où les attend leur sort.
Mais ils sont trop, vraiment ; la mer veut des vic-
[times.

Les esquifs surchargés s'en vont à l'aviron,
Quand le " Stella " descend au fond des noirs
[abîmes
Avec ses officiers suivant leur pavillon.

Soudain, près d'un canot que le remous balance,
Belle, apparaît sur l'onde, implorant du secours,
Une femme aux yeux bleus que soutient l'espé-
[rance

Ou le désir humain de vivre de beaux jours.
Sa jeunesse naïve ignore l'égoïsme
De ceux que la mort guette et qui n'ont plus de
[coeur,

Quand, avec la pitié, s'enfuit tout héroïsme,
Quand le hideux péril escorte le malheur.
La barque est par trop pleine, a dit l'homme à la
[barre,

Après un vil juron proféré sans frémir.
C'est sa façon à lui d'annoncer en barbare
Qu'une frêle existence en luttant va périr.

Parmi ces survivants dominant l'Atlantique,
Se lève alors, très pâle, un homme au noble port,
Qui, dans un mouvement digne d'un Grec antique,
Sublime, plonge en mer et fait un vide à bord.
L'instant d'après, on vit une femme à la place
De ce brave inconnu qu'un prêtre bénissait,
Pendant que dans les flots, ne laissant nulle trace,
Devenait immortel ce héros qui mourait.

LOUIS D'ORNANO.

Montréal, mai 1903.

LE MONT-ROYAL

Près des bords enchanteurs du fleuve Saint-Lau-
[rent

Roulant son flot d'azur rapide, transparent,
Caressant tendrement de son onde joyeuse
Les contours gracieux d'une île merveilleuse,
Se dresse une montagne unique en l'univers,
Par sa forme, sa grâce et ses attraits divers.

Quand le printemps sur eile étend son vert feuil-
[lage,

Que de nombreux oiseaux charment de leur ramage,
Elle paraît alors aux yeux tout éblouie,
Magnifique émeraude en un chaton de prix.

Son sommet ne va point insulter le nuage,
Qui poursuit, vagabond, son rapide voyage ;
Mendier au soleil les inféconds baisers
De quelques vieux rayons inconnus et glacés ;
Ecraser de son poids, étouffer de son ombre
Un pauvre bourg au fond de quelque ravin sombre.
Penché modestement vers la jeune Cité,
Que conduit par la main la fière Liberté,
Et qui, sous l'oeil de Dieu, s'épanouit, prospère,
Tel un enfant béni, sous les yeux de sa mère,
Ce mont nommé royal, mais combien paternel,
La défend nuit et jour du Circeus cruel...

Quand, un soir de novembre, un Canadien passant
Foule ce mont sacré de son pied frémissant,
Il entend un concert de voix mystérieuses
Qui passent comme un souffle, et douces et
[joyeuses,

Sur la feuille tombée, à travers les rameaux
Des érables, des pins, des pommiers, des ormeaux,
Qui murmurent tout bas une douce prière
Pour le mont tout entier, pour l'île toute entière.

Et ce souffle qui passe ainsi qu'un souvenir
Evoquant le passé, plongeant dans l'avenir,
C'est l'âme des Cartier, des Champlain, Maison-
[neuve,

Des Montcalm, des Dollard qui, traversant le fleuve
Des champs Eliséens, viennent de l'au-delà
Pour chanter Montréal et leur cher Canada.

AUGUSTE CHARBONNIER.